

DISCOURS DE RÉCEPTION

LA CITÉ IDÉALE **L'exemple de Sabbioneta, « la petite Athènes »**

Maurice TAXIL

Le 16 janvier 2013

Vous avez bien voulu m'accueillir en tant que membre titulaire; soyez persuadés que je suis conscient de l'honneur que vous me faites. Je m'efforcerai d'être digne de la compagnie à laquelle j'appartiens désormais.

Vous me permettrez d'avoir une pensée pour mon parrain, mon ami Paul Bois, très récemment disparu, et dont l'affabilité, qui n'avait d'égale que la vaste culture, avait créé autour de lui à l'académie un réseau d'amitié sincère. Je remercie le président honoraire Jean-Paul Meyrueis qui m'a fait l'honneur d'accepter de le remplacer aujourd'hui pour répondre, au nom de l'académie, à mon discours de réception.

Mon prédécesseur à ce fauteuil numéro 48 a, comme moi, une formation scientifique. Jean-Pierre Guiol, en effet, est Ingénieur des Arts et Métiers, promotion 1943. Sa carrière, commencée aux chantiers navals de La Seyne, se poursuit dans les Alpes, chez Péchiney, puis à la société Fives-Cail Babcock, enfin chez Ferbeck et Vincent, à Paris. Il entre à l'académie du Var en 1994, et devient membre émérite en 2008. Ses nombreuses conférences témoignent de la diversité de sa culture. C'est ainsi qu'il a brillamment évoqué, entre autres, les ponts médiévaux, le viaduc de Millau, l'énergie hydraulique, et, dans le domaine de l'Histoire, Hannibal ou les Templiers. Son dernier ouvrage sur la construction navale à La Seyne prouve son attachement à sa ville natale et à sa première expérience professionnelle. Je m'efforcerai de suivre son exemple.

J'ai, cependant, assez rapidement divergé de Jean-Pierre Guiol sur le plan professionnel. En effet, en 1966, les nouvelles attributions du ministère des Travaux Publics ont fait que, malgré des études d'ingénieur, mes vingt dernières années d'activité ont, d'une manière totalement inattendue, été effectuées dans le domaine de l'urbanisme, domaine pour lequel je n'étais absolument pas préparé. J'ai vite constaté que je ne remplissais là qu'une fonction administrative, et que le code de

l'urbanisme que je devais appliquer, code purement juridique, n'était destiné qu'à éviter les trop grosses erreurs architecturales et la consommation inconsidérée des espaces naturels. Il ne comportait aucune réflexion urbanistique qui aurait pu enseigner comment créer un tissu urbain de qualité.

J'ai donc cherché, à défaut de formation officielle, à comprendre ce qu'était l'urbanisme, et je me suis aperçu que cette discipline, ou cet art, est très complexe. De plus, si plusieurs écoles ou universités, en France, comportent des cours d'urbanisme dans leur cursus, aucune, à ma connaissance, n'est dédiée à cet enseignement. Les architectes sont sans doute, de par leur art de bâtisseurs, les mieux préparés pour essayer de traiter d'urbanisme. Cela n'empêche pas les plus célèbres d'entre eux de poser leur ouvrage – leur « pâtisserie » me disait Yves Lion, auteur entre autres de la cité judiciaire de Draguignan – là où il y a de la place, sans se préoccuper le moins du monde du tissu urbain préexistant. Je pense à la « raffinerie » dite « Centre Pompidou » à Paris, ou encore au musée Guggenheim à Bilbao... Il n'existe donc pas d'urbaniste pouvant se targuer d'une formation spécifique et reconnue de tous comme peut le faire, au hasard, un officier de Marine, un médecin, ou un... ingénieur des Ponts et Chaussées.

Je commençais à apprendre quelques notions sur le tas, quand la décentralisation, en 1982, a déchargé mon ministère de cette responsabilité au profit – si j'ose dire, car ils en ont été bien empêtrés – des élus locaux. La retraite venue, j'ai pu commencer à approfondir mes connaissances en la matière.

Étymologie.

Le concept lui-même d'urbanisme n'est pas si facile à définir, bien que son étymologie soit évidente, du latin « urbanus » (*de ville*). Pour mémoire, le Littré l'ignore, mais définit les urbanistes comme les religieux dont l'ordre a été créé par Urbain VIII. Il semble que le mot apparaisse pour la première fois en 1910 dans le bulletin de la société géographique de Neuchâtel. Le Larousse, quand à lui, définit l'urbaniste comme « Un architecte (sic) spécialisé dans les réalisations de l'urbanisme ». Cela paraît assez précis bien qu'un peu redondant.

Histoire.

Cherchant des précédents dans l'Histoire, je me suis aperçu que l'urbanisme n'avait commencé à intéresser les penseurs qu'assez récemment. Sans doute l'intérêt est-il né avec l'accroissement de la

densité de la population. C'est ainsi que je n'ai trouvé aucune trace de réflexion sur l'urbanisme dans l'Antiquité. Les Anciens, apparemment, ne se souciaient que de l'emplacement des temples, une erreur d'implantation ou d'orientation de ces édifices pouvant, suivant leurs croyances, avoir des conséquences dramatiques.

On considère généralement que les origines de la vie urbaine remontent à Sumer, en Basse-Mésopotamie –le sud de l'Irak - vers le IV^e millénaire av. J.-C. Bien que l'écriture commence à être maîtrisée à cette époque, aucune trace écrite traitant d'urbanisme n'a été trouvée.

Plus tard, la Grèce antique ne semble pas non plus s'être occupée d'urbanisme. Dans *La République*, Platon, partant d'un dialogue sur la justice, en arrive à proposer de la définir au niveau de la cité – et non de l'individu – ce qui le conduit à décrire la cité idéale. Il s'intéresse alors à l'ensemble des problèmes qui doivent être résolus dans cette cité idéale, et ne néglige aucun détail. Il précise les règles que doivent suivre la justice, la musique, la médecine, la gymnastique... Il va jusqu'à recommander de favoriser discrètement les unions entre les meilleurs des gardiens de la cité afin de s'assurer de l'excellence de leur descendance ! Eh bien, malgré cet extraordinaire souci de précision et d'exhaustivité, pas un mot sur l'urbanisme. Il en est de même dans le *Timée* et le *Critias*, l'Atlantide étant décrite comme une cité idéale à tous les points de vue – sans qu'il soit question d'urbanisme.

Le premier ouvrage abordant notre thème pourrait remonter au 1^{er} siècle av. J.-C. Vitruve, dans son *De architectura*, traite en effet des règles d'architecture mais également de l'ordonnancement des constructions.

Il faut arriver à la Renaissance, aux XV^e et XVI^e siècles, pour trouver trace des premières vraies réflexions sur l'urbanisme, dans le cadre des Utopies, qui s'étendaient d'ailleurs à de nombreux domaines. Vers 1450, Leon Battista Alberti publie *De re aedificatoria* (De la construction), très inspiré de Vitruve, dans lequel il prône des édifices régulièrement espacés, des rues larges et rectilignes, dispositions que l'on retrouve dans un tableau célèbre du musée d'Urbino.



Leonard de Vinci, en 1487, projette une extension de Milan, très axée sur l'assainissement, qui ne sera pas réalisée. Plus tard, Thomas More, le même qui sera décapité pour s'être opposé au divorce d'Henry VIII, écrit *L'Utopie* en 1516, qui reprend les mêmes idées, en imaginant de plus que l'espace dans lequel il vit a un effet thérapeutique sur l'homme. On ne peut s'empêcher de penser, à l'inverse, à l'influence néfaste que l'on prête volontiers aujourd'hui à la vie dans les cités dortoirs...

Un peu plus tard, Charles Fourier, philosophe français (1772-1837), imagine les phalanstères, grands bâtiments dans lesquels tous les problèmes devaient être résolus, le logement bien sûr, mais également l'éducation et les soins, assurant une vie sociale harmonieuse. Cette utopie, certes généreuse, mais conduisant à une vie communautaire niant l'individu, a été réalisée au XIX^e siècle par André Godin, riche fabricant de poêles en fonte. « Le Familistère de Guise », dans l'Aisne, a fonctionné jusqu'en 1968. C'est aujourd'hui un musée.

Ce n'est cependant qu'au XIX^e siècle que la foi dans le progrès scientifique, et, sans doute, la nécessité de réagir aux problèmes posés par l'urbanisation galopante liée à l'industrialisation, aboutissent à l'élaboration d'utopies multiples et parfois franchement farfelues : l'Anglais Ebenezer Howard, le père des cités-jardins, professe dans *Garden cities of tomorrow*, en 1898, que la vie sociale n'est possible qu'en dessous de 30 000 habitants; qu'à cela ne tienne, il faudra réaliser des modules de 30 000 habitants, séparés par de grands espaces verts! L'Espagnol Arturo Soria y Mata imagine, quant à lui, en 1882, une ville-rue de 500 mètres de large et indéfiniment extensible... Le Corbusier s'en inspirera pour des projets à Rio et à Alger. C'est que la résolution du problème était devenue urgente : par exemple, la population de Londres était passée de un à quatre millions d'habitants de 1830 à 1880, en 50 ans ! Plus tard encore, en 1945, on peut penser que l'esprit des phalanstères a inspiré Le Corbusier dans la réalisation de sa « Cité radieuse », ou « Maison du fada », à Marseille.

Il serait trop long, et lassant, de passer en revue toutes les théories qui ont vu le jour sur ce sujet, et j'en oublierai certainement. Owen, Carlyle, Ruskin, Proudhon, et même Marx et Engels se sont penchés sur la question. Il ne faut pas oublier l'ouvrage de l'Espagnol Ildefonso Cerdà, la *Teoria general de la Urbanización*, en 1867, qui peut-être pour la première fois, traite des interactions entre les traditions culturelles, la technique, l'hygiène, et les relations humaines. La parution de cet ouvrage est souvent considérée comme l'acte de naissance de l'urbanisme. On me permettra de noter que Cerdà était ingénieur des Ponts et Chaussées...

Ce foisonnement aboutit, en 1928, à la création des Congrès internationaux d'architecture (sic) moderne (CIAM). Lors du CIAM de 1933, à Athènes, est élaborée, sous l'égide de l'école berlinoise du Bauhaus de Walter Gropius, de Le Corbusier, et de quelques autres, comme le Brésilien Lucio Costa, la célèbre « charte d'Athènes ». Selon cette charte, Il est prouvé scientifiquement que la ville doit comporter quatre fonctions séparées :

- l'habitation,
- le travail,
- le délasserement,
- la circulation.

Il faut bien noter que ces fonctions doivent être séparées.

Le Corbusier précise que « Tous les hommes ayant les mêmes organismes et les mêmes fonctions, tous les hommes ont les mêmes besoins ». Il convient donc, une fois que l'on a trouvé la forme idéale, de la dupliquer à l'infini. La charte d'Athènes a été le livre de chevet des architectes, et des urbanistes, ou autoproclamés urbanistes, pendant cinquante ans, et, notamment, pour la France, pendant la période de reconstruction à partir de 1945. Il ne faut pas sous-estimer l'importance et le mérite de la charte d'Athènes. Pour la première fois, des professionnels de la construction – des architectes – se réunissaient, et s'efforçaient d'édicter des règles précises et simples s'appuyant sur un raisonnement de type scientifique. De plus, ces règles paraissaient pleines de bon sens: bien sûr, il faut séparer les usines des habitations! Malheureusement les conclusions proclamées relevaient plus d'un dogme que d'une démonstration. L'individu était réduit à un sujet, lequel sujet a rejeté rapidement la stéréotypie, le gigantisme, et la pauvreté formelle des nouveaux ensembles réalisés selon ces principes. L'application de la charte n'a pas tardé à montrer que la séparation des fonctions entraînait des quartiers d'habitation totalement « morts » pendant la plus grande partie de la journée, et, de plus, des déplacements longs, fastidieux, et coûteux, entre les lieux où s'exercent les différentes fonctions. Une démonstration éclatante de la nocivité de la charte se trouve à Brasilia, j'y reviendrai.

La réaction la plus rapide s'est manifestée aux États-Unis, dans les années 60, alors que des membres du Bauhaus, qui avaient fui le nazisme, essayaient d'appliquer la charte comme réponse aux problèmes posés par l'industrialisation et l'émigration. C'est alors que vit le jour l'« Advocacy planning » (qui a été traduit par « l'Urbanisme participatif »), préconisant la synthèse des disciplines sociales, économiques, culturelles, techniques, et, fait nouveau, le dialogue avec les habitants. Sur le vieux continent, de nombreuses voix s'élevèrent également, petit à

petit, pour critiquer cette vision typiquement technocratique de l'urbanisme. Ce n'est cependant qu'en 2003, lors d'une réunion du Conseil Européen des Urbanistes, à Lisbonne, que fut proclamée la « nouvelle charte d'Athènes ». Malheureusement, la seule idée originale fut la mise en réseaux des villes européennes, sans que l'on voie très bien d'ailleurs ce que cela pouvait signifier. J'ai relevé, au fil des paragraphes, qu'au XXI^e siècle :

- les villes devront assurer une utilisation sage des ressources disponibles,
- celles qui auront su capitaliser leurs avantages compétitifs seront économiquement prospères,
- elles vont se sentir obligées, afin d'augmenter leurs avantages compétitifs, de se lier à divers réseaux, qui fonctionneront comme des systèmes plutôt intégrateurs, les villes étant leurs nœuds, connectés physiquement ou virtuellement, ou les deux,
- les villes seront attrayantes si elles savent offrir un cadre de vie et de travail plaisant...

Et il en est ainsi pendant seize pages format A4, soit 9331 mots.... Toutes les évidences et les termes à la mode sont bien présents. Il ne manque que le mot « citoyen », qui n'était pas encore inévitable en 2003. On ne peut qu'être ahuri devant un tel ramassis de banalités.

La conclusion de ce rapide tour d'horizon pourrait être qu'après les essais de Vitruve au I^{er} siècle av. J.-C, puis de Cerdá au XIX^e, nous n'avons été capables d'élaborer qu'une charte abstraite et dogmatique au XX^e, puis une autre verbeuse, prétentieuse, et sans application pratique, au début du XXI^e.

La pratique de l'urbanisme.

Faute de théorie satisfaisante, il faut peut-être s'en remettre à l'expérience du terrain, et, pourquoi pas, aux dons des constructeurs. Le premier tissu urbain a été le fait de la construction spontanée, qui consistait en la répétition de pratiques ancestrales imposées par la topographie, le climat, l'état de la technique et les matériaux disponibles à proximité immédiate. Elle a induit une architecture et un urbanisme homogènes par nécessité: tout le monde utilisant le même sable de la même rivière, le crépi des façades était évidemment le même partout, et les toitures utilisaient toutes le même matériau. De plus, le besoin de sécurité, joint à la lenteur et la difficulté des déplacements, évitait ces constructions éparses et anarchiques que nous appelons aujourd'hui le « mitage ». Nous trouvons généralement le résultat très agréable.

Malheureusement, si la topographie n'a pas changé, l'évolution rapide et incessante des techniques et des matériaux, jointe aux facilités de déplacement et de transport, ont depuis longtemps rendu cette pratique d'un intérêt uniquement historique. Force est donc de constater qu'il ne reste, de nos jours, que deux sources pour le tissu urbain nouveau :

- l'extension du tissu existant. C'est le développement spontané des agglomérations, tel que nous le constatons journallement. C'est cette extension que nos règlements essaient de domestiquer à grand renfort d'interdits et d'obligations. Faute d'idées directrices le résultat n'est guère satisfaisant en général. Les bons exemples sont très consommateurs de terrains, et les mauvais conduisent à des ghettos.
- la création de cités nouvelles. Il s'agit là de création ex-nihilo, qui permet à l'imagination de s'exprimer librement, avec les seules contraintes techniques et financières.

On peut noter, à mi-chemin entre extension et ville nouvelle, la remarquable évolution de Vichy sous l'impulsion de Napoléon III. On pourrait aussi citer Haussmann, mais il s'agissait plutôt de rénovation (avec beaucoup de destructions...) que d'extension... La création de véritables cités nouvelles semble beaucoup plus intéressante, car susceptible de générer un urbanisme attrayant et, en tous cas, original et novateur. Je me suis donc penché plus attentivement sur des exemples de cités nouvelles.

Les cités nouvelles.

L'idée de créer une « ville nouvelle » n'est, si j'ose dire, pas nouvelle. Cela permet de s'affranchir de nombreuses contraintes liées aux constructions préexistantes. Surtout, cela permet d'appliquer ses idées sur un terrain vierge. C'est ainsi que depuis toujours, des hommes entreprenants ont réalisé des villes nouvelles en tenant compte de l'évolution des techniques et des mœurs. Je ne parlerai pas des villes nouvelles françaises, par charité, ni des réalisations pharaoniques comme le Palmier ou la Mappemonde de Dubaï, car il s'agit là plutôt de lotissements pour milliardaires. De même, les tours de plus en plus hautes qui s'érigent un peu partout ne relèvent guère de l'urbanisme, mais bien de la mégalomanie, à moins qu'elles ne veuillent répondre aux injonctions du chapitre 11 du Livre de la Genèse : « Allons, bâtissons une tour dont le sommet touche au ciel »...

Ceci posé, on trouve dans toutes les époques des réalisations originales et intéressantes qui, fait marquant, sont dues à des hommes de l'Art et à

des Maîtres d'ouvrage entreprenants et visionnaires – visionnaires, et sans grandes contraintes, réglementaires, juridiques, ou financières. On peut citer ainsi des réalisations très variées, comme Sabbioneta, Saint-Petersbourg, Zamość, Brasilia, New Delhi, Canberra, Masdar, et bien d'autres.... Je m'arrêterai plus longuement sur Sabbioneta, que j'ai eu l'occasion de visiter et d'étudier récemment.

Mon choix, éminemment discutable, sera de commencer par les « Bastides ». Infiniment modestes mais néanmoins originales, édifiées aux XIII^e et XIV^e siècles, essentiellement dans notre sud-est. Elles ont été, et sont encore, adoptées par une population dont les réalisateurs avaient su comprendre les besoins. Une bastide a très bien prospéré près de chez nous : Barcelonnette a été créée en 1231 par le Comte de Barcelone et de Provence, et, devenue une petite ville active, a gardé ses caractéristiques initiales.

Un peu plus tard, les idéaux de la Renaissance ont conduit à la recherche d'une organisation urbaine harmonieuse, apte à favoriser le bonheur des habitants – état d'esprit qui devait malheureusement faire défaut, quatre siècles plus tard, aux pères de la charte d'Athènes. C'est ainsi qu'en Italie, où un penchant naturel me conduit toujours, le XVI^e siècle a vu naître divers projets urbanistiques, dont certains ont été réalisés : la ville fortifiée de Palmanova, qui devait protéger Venise des Turcs, la ville de Pienza, à 50 km de Sienne, construite sous l'égide du pape Pie II pour aménager son village natal, ou encore la cité idéale de Sforzinda, imaginée, mais jamais réalisée, par le sculpteur Filarete en l'honneur de son protecteur Francesco Sforza, duc de Milan. J'ai retenu, pour essayer de comprendre une démarche aboutie, l'exemple de Sabbioneta, petite ville que ma femme et moi avons eu la chance, hors saison touristique, de visiter seuls avec une guide enthousiaste et intarissable.

Sabbioneta est située à égale distance de Mantoue et Parme, à proximité du Pô. Au XVI^e siècle, la géographie politique du nord de l'Italie était compliquée. La plupart des duchés étaient sous l'autorité de l'Espagne, alors que la République de Venise, à l'est, avait fort à faire avec l'empire ottoman. Paradoxalement, ce siècle si raffiné a connu des guerres sanglantes: nous ne pouvons oublier les batailles de Marignan (1515) et de Pavie (1525), François I^{er}, fier vainqueur de la première, étant fait prisonnier lors de la seconde.

Le duc Vespasiano Gonzaga Colonna (1531- 1591) hérita de Sabbioneta en 1540, son oncle, à qui il devait une éducation solide et raffinée, étant décédé sans héritier mâle. La monarchie espagnole appliquait alors la loi salique, ce qui aura peut-être une influence décisive sur l'avenir de

Sabbioneta. Vespasiano avait été envoyé, à 13 ans, à la cour d'Espagne pour être page d'honneur de l'infant Philippe, fils de Charles Quint. Ses études classiques terminées, il se consacra à l'architecture militaire. En 1544, à 27 ans, après avoir assumé des responsabilités importantes au service de l'Espagne, il décida de créer une ville à sa mesure sur ses terres italiennes. Il la conçut et dessina lui-même, fort de ses connaissances en matière de fortifications mais également des traités de Vitruve, qu'il avait étudiés attentivement.

La situation stratégique de Sabbioneta imposait qu'elle soit bien protégée, et Vespasiano mis à profit ses connaissances militaires pour l'entourer de remparts solides et faciles à défendre. À l'intérieur, les rues furent disposées suivant un ordre orthogonal. Il est frappant de constater que cette orthogonalité des rues dans les cités nouvelles est une constante planétaire, que l'on retrouve aussi bien dans le *cardo* et le *decumanus* romain que dans nos bastides, à Malte, à la Cité interdite à Pékin ou à Manhattan... l'esprit cartésien n'est peut-être pas un apanage français !

Le château et le palais du jardin, réservés à la Cour et à l'administration de la ville étaient situés en face l'un de l'autre, sur la place d'Armes. Le château a malheureusement entièrement disparu aujourd'hui. La cité comportait plusieurs écoles et une académie d'humanités, où, fait remarquable, Vespasiano lui-même enseignait parfois pour ceux qui ne pouvaient pas payer les droits d'inscription. Enfin, un théâtre olympique à l'antique fut construit par un élève de Palladio. La réalisation, commencée en 1556, ne devait cesser qu'avec la mort du Duc : il a même peu profité du théâtre, qui a été terminé juste avant sa disparition, en 1590.

Bien entendu, Vespasiano n'avait aucune contrainte réglementaire pour réaliser ses plans; c'est d'ailleurs une constante dans la réalisation des grands ouvrages que nous admirons aujourd'hui : point d'enquête d'utilité publique ou de *commodo incommodo* pour le château de Versailles. Il semble également qu'il n'avait pas non plus de problèmes financiers; sans doute ses services en Espagne avaient été bien rémunérés, et les revenus propres du duché étaient importants. Les péages qu'il percevait sur les routes qu'il commandait, ainsi que sur le Pô, devaient également être conséquents.

Au demeurant, Sabbioneta a très rapidement été considérée comme un exemple de ville idéale traduisant parfaitement les idées de la Renaissance, et les thuriféraires de s'enflammer : c'est la « Rome nouvelle », dès 1562, pour Mario Nizolio (humaniste et philosophe que

Vespasiano attira à Sabbioneta) dans son discours inaugural de l'académie de Sabbioneta, ou encore « La petite Athènes », en 1780, sous la plume d'Ireneo Affò, célèbre historien de l'art du XVIII^e siècle. C'est sous ce dernier surnom que Sabbioneta est le plus connue de nos jours. C'était était alors une ville recherchée pour sa vie foisonnante dans tous les domaines, ses fêtes, ses bals, son académie. Il est difficile, aujourd'hui, de savoir si cet engouement n'était le fait que des classes favorisées de la société, les habitants modestes n'ayant bien sûr pas laissé de traces écrites de leur sentiment... Cependant, la conception même de la ville et les édifices réalisés semblent bien montrer que Vespasiano se préoccupait de tous ses habitants: l'accès facile à l'académie milite dans ce sens. De plus, dans le cas contraire, après tout, il aurait pu se contenter de construire un château, comme François I^{er} le faisait en France à la même époque.

La mort du Duc, en 1591, fut le début d'une décadence aussi rapide qu'inéluctable, et, dès le début du XVII^e siècle, Sabbioneta n'était plus qu'un village comme les autres... qui ne compte plus aujourd'hui que 350 habitants intra-muros (5000 pour l'agglomération). C'est que Vespasiano, malgré ses efforts (il s'est marié trois fois) n'avait pas d'héritier mâle, et sa fille Isabelle n'a pas pu, ou pas voulu, continuer l'œuvre de son père. Deux explications ont été avancées: pour les uns, Isabelle, mariée au duc de Rocca Mondragone, avait fait sa vie ailleurs et n'avait guère envie, à la mort de son père, de retourner à Sabbioneta pour s'occuper du duché dans un contexte politique compliqué et fluctuant, pour d'autres la loi salique ne lui laissait pas le choix. Quoi qu'il en soit, sans maître puissant et passionné, la « petite Athènes » ne résista pas aux ambitions des duchés voisins et aux guerres, et ne fut bientôt plus qu'une place forte, le château rasé, le palais saccagé et transformé en caserne.

De nos jours, malgré les démolitions, la visite présente encore un grand intérêt. Les remparts ont été presque entièrement conservés. On entre par deux portes monumentales, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, qu'empruntait la Sabbionetana, la route de Mantoue. À l'intérieur, le tracé géométrique des rues est adouci par des rétrécissements et quelques décalages. L'architecture nous est familière, et on peut noter des détails rappelant la proximité de Venise, en particulier certaines cheminées. Le château, on l'a dit, qui abritait les appartements privés de Vespasiano, a entièrement disparu. Le palais du jardin, par contre, a été récemment restauré. C'est là que le Duc aimait se retirer ou recevoir ses hôtes, et organiser de grandes fêtes. Chaque pièce est décorée de fresques suivant un thème particulier. C'est ainsi que l'on découvre, entre autres, la chute d'Icare, celle de Phaéon, ce fils d'Hélios qui nous démontre que

les jeunes hommes n'ont guère évolué depuis l'Antiquité quand ils ont entre les mains un véhicule rapide, le défi d'Arachnée la libyenne à Athéna, les trois Grâces, de nombreux *putti*, mais aussi une figure, qualifiée de « grotesque » par les guides, mais qui rappelle l'Artémis d'Éphèse, déesse de la fécondité.

L'autre point fort de la visite est le théâtre. Construit, on l'a dit, par un élève de Palladio, en seulement deux ans, de 1588 à 1590, ce serait le premier exemple en Europe de théâtre permanent réalisé dans un édifice indépendant. La façade comporte, naturellement, des rappels de l'Antiquité: les pilastres doriques au premier étage, et une inscription latine proclamant que même les ruines nous apprennent la grandeur de Rome. De nombreuses innovations, qui ont été copiées par la suite, ont malheureusement disparu, comme l'entrée séparée pour les artistes, ou encore ce dispositif d'éclairage de couleurs variées obtenu en faisant passer la lumière des bougies à travers des boules de verre contenant des liquides colorés. La loggia est composée d'une colonnade corinthienne surmontée de statues représentant les divinités de l'Olympe. Deux fresques latérales représentent, l'une la place du Capitole, l'autre le château Saint-Ange: c'est bien plus de Rome que d'Athènes que Vespasiano s'inspirait pour construire sa « petite Athènes »! Enfin, les fresques sous le plafond nous montrent divers personnages, antiques ou d'époque. Après l'inauguration du théâtre, qui fut l'occasion de grandes fêtes, Vespasiano conserva une compagnie théâtrale à Sabbioneta jusqu'à sa mort.

L'exemple de Sabbioneta montre bien l'importance des paramètres qui conduisent à une œuvre réussie et la modèlent. Le contexte historique conduit à l'érection d'une place forte ; l'éducation du concepteur entraîne la réalisation d'ouvrages raffinés (le palais du jardin, le théâtre), le souci de culture et d'éducation (l'académie), et la recherche d'innovations (le théâtre). Par ailleurs, la position sociale du Duc l'affranchit du respect de règlements, et lui fournit les moyens financiers nécessaires. Il est intéressant de la comparer à Zamość, en Pologne, qui a été réalisée à la même époque (1580). La ressemblance est frappante, et montre bien combien les idées voyageaient facilement en Europe pendant la Renaissance...

J'ai retenu, pour les temps modernes, Brasilia, capitale du Brésil, créée en 1960 au sein de la forêt amazonienne. Ce fut l'application fidèle de la charte d'Athènes, réalisant la séparation totale des fonctions. Le résultat fut que les fonctionnaires obligés d'aller y habiter préférèrent se loger dans les *favelas* construites à proximité pour abriter les ouvriers du chantier plutôt que dans les bâtiments flambant neuf qui leur étaient

destinés. Le président Lula lui-même n'occupait pas le palais présidentiel. En 2010, l'échec était si manifeste que le gouvernement brésilien a dû réduire au maximum les célébrations prévues pour le cinquantenaire de la création de Brasilia. Le président Lula n'y a d'ailleurs pas assisté. Les conditions de vie ont créé une société si corrompue que l'on a pu voir des jeunes gens déambuler vêtus de tee-shirts proclamant « Je vis à Brasilia, mais je jure que je suis innocent! ». Lucio Costa, le père de Brasilia – et non Niemeyer, qui ne fut « que » l'architecte de la réalisation - n'était pas pour rien un des rédacteurs de la charte d'Athènes : il a réalisé une ville superbement dessinée et théoriquement parfaite, mais a oublié qu'il y aurait des gens qui devraient y habiter, et la sanction n'a pas tardé. Combien de grands esprits, comme Malraux, ont-ils cependant célébré au début cette merveilleuse réalisation? Il est vrai qu'ils n'avaient pas à y vivre...

Enfin, plus récente, Masdar, (*la source* en arabe), près d'Abou Dabi, est un cas particulier. Quand le gouvernement des Émirats Arabes Unis a annoncé en 2007 qu'il allait bâtir « la première ville à empreinte écologique neutre », les spécialistes ont souri en imaginant un gadget de plus de nouveaux riches s'ajoutant à la tour de 828 mètres de haut ou au lotissement « en palmier » de Dubaï. Mais quand, fin 2010, les premiers habitants se sont installés dans le premier quartier réalisé, il a fallu se rendre à l'évidence : sous la houlette de Norman Foster, une séduisante synthèse avait été réussie entre les traditions de construction ancestrales, dont les principes fondamentaux avaient été bien analysés, et les techniques les plus modernes. Les rues sont perpendiculaires à la trajectoire du soleil et ventilées naturellement par des « tours à vent », sortes de cheminées qui canalisent l'air vers le bas –vers les rues – l'électricité est presque entièrement d'origine solaire, les seuls véhicules autorisés sont mus électriquement, programmables, et la voirie est souterraine. L'avenir dira si ce type de moderne utopie peut s'appliquer à de vraies villes, abritant des centaines de milliers d'habitants représentant toutes les couches de la société. Pour le moment, on ne peut que constater que Masdar n'abrite que des laboratoires (le MIT participe au projet), des chercheurs et leur famille.

Que faut-il conclure après ce rapide survol ?

Je dois d'abord préciser, s'il en est besoin, que, même si je me suis efforcé de sortir de l'hexagone, notamment dans le choix des exemples, mon expérience porte essentiellement sur la France. Une réflexion universelle aurait très largement dépassé mes compétences et le cadre de cet exposé. Par ailleurs, si les citations et les références que j'utilise sont aussi précises et fidèles que possible, les commentaires sont personnels, et

n'engagent que moi-même. Ils sont sans doute dus en grande partie à la déception de l'ingénieur face à une discipline nouvelle et... insaisissable.

Je souhaiterais ensuite souligner la différence fondamentale entre architecture et urbanisme. Architecture, le château de Versailles ou le musée Guggenheim à Bilbao; urbanisme à Brasilia, Masdar, Sabbioneta, ou dans nos Bastides. Mais quel dommage que tant d'architectes réalisent leur œuvre sans même regarder le tissu urbain existant alentour!

Un regret immédiatement après, regret que n'existe pas, à ma connaissance, de véritable formation des urbanistes, titre toujours autoproclamé. Je crois savoir qu'un architecte – un *architecte* – toulonnais est président d'honneur de la Société Française des Urbanistes. J'espère qu'il ne m'en voudra pas trop, d'autant que j'ai pu apprécier le travail qu'il a accompli, en tant qu'urbaniste, avec son père, dans notre agglomération...

Un constat enfin: aucun code, aucune charte, n'existe qui puisse guider efficacement les urbanistes dans leur travail. L'échec de la charte d'Athènes et de son avatar de 2003 a été cuisant, et on ne se bouscule pas pour les remplacer.

Un urbanisme réussi doit évidemment d'abord satisfaire ses habitants. Pour cela, il faut trouver un délicat équilibre entre les nécessités pratiques immédiates et des contraintes moins tangibles liées à l'esthétique et à l'évolution de la société. Il me semble que cet urbanisme se trouve plutôt dans les cités nouvelles réalisées par des visionnaires cultivés, disposant des moyens financiers nécessaires, et point trop ligotés par des règlements administratifs. Karl Lagerfeld a évidemment plus de possibilités que la retoucheuse du quartier! Il est cependant impossible d'empêcher, du moins dans nos démocraties, l'extension et la densification des quartiers existants, et c'est bien là que le bât blesse: on attend toujours le Napoléon qui nous rédigerait un code utilisable dans ce domaine. Ou encore, et ce serait sans doute préférable, qui crée une école où l'on forme des spécialistes de cet art exigeant.

Enfin, si le XVI^e siècle avait été un peu moins le théâtre de guerres dans le nord de l'Italie, j'aurais peut-être, pour conclure, fait le vœu d'être transporté à Sabbioneta, vers l'année 1580... Mais je me laisse entraîner par mon goût pour ce pays et les richesses de la Renaissance, sans doute aussi par l'enthousiasme de la guide qui nous chantait les merveilles de sa ville. Je vais donc plutôt rester parmi vous, et je vous remercie de votre attention.

Réponse du président honoraire Jean-Paul Meyrueis au discours de réception de M. Maurice Taxil

Vous voilà arrivé, Monsieur, au terme de ce discours de réception, souvent redouté, que la tradition impose depuis plus de trois cent cinquante ans aux membres titulaires de nos académies. Vous apporter la réponse de notre compagnie est, pour moi, un plaisir et un honneur.

Un plaisir car au fil des années nous avons progressivement tissé des liens amicaux. Un honneur surtout, mais un honneur voilé de tristesse car j'ai pris aujourd'hui, bien involontairement, la place de notre ami commun Paul Bois, récemment disparu. Connaissant votre grande amitié je sais la joie que sa réponse vous aurait procurée.

C'est en deux étapes que la liturgie académique procède à notre immortalisation provinciale, rite d'accueil et rite d'adieu. Vous venez de franchir la première étape et je vous souhaite d'échapper le plus longtemps possible à la seconde.

« L'exercice rhétorique et traditionnel auquel nous nous livrons aujourd'hui vous et moi peut être redoutable. » Certes, comme l'écrivait il y a cinquante-sept ans notre président de l'époque, le général Davet dans sa réponse à l'amiral Lambert : « Les réponses aux discours de réception, du moins dans notre académie, sont une aimable coutume, un hommage, évidemment sincère aux qualités toujours éminentes, sinon exceptionnelles, du récipiendaire qui en est l'objet et ne font en somme qu'ajouter un laurier de plus à une couronne déjà tressée par la renommée [...] Pour nous une réception à l'académie est en effet une consécration et doit, de ce fait, s'accompagner d'un rituel éprouvé d'action de grâces et de nuages d'encens comme il convient à une cérémonie aussi solennelle. » Mais savez-vous qu'il n'en est pas de même partout et en particulier chez notre sœur aînée, l'Académie française,

qui maintient la tradition d'une certaine agressivité à l'égard du récipiendaire ?

Il suffit de rappeler l'incroyable réception d'Alfred de Vigny en 1846 par le comte Molé. La réponse du comte aux remerciements de l'auteur de *Chatterton* fut d'une rare cruauté à l'égard des œuvres, des conceptions littéraires et des jugements politiques du poète. À tel point que, furieux, Vigny provoqua en duel son insolent parrain et ne lui pardonna jamais de l'avoir si mal accueilli.

D'autres expriment leur rancœur de n'avoir pu accéder à l'Académie. C'est le cas d'Alphonse Daudet à qui l'on doit la formule féroce : « À l'Académie, l'habitude est que celui qui souhaite la bienvenue au récipiendaire lui retire son fauteuil au moment où il va s'asseoir. »

Les formules les plus assassines ont parfois été prononcées par des membres éminents de l'Académie française. C'est Paul Valéry qui a décoché une des flèches les plus acérées : « L'Académie est composée des plus habiles des hommes sans talent et des plus naïfs des hommes de talent. »

Rassurez-vous, Monsieur, je m'en voudrais de vous faire de telles farces. Je suis chargé ici d'expliquer en un quart d'heure, pourquoi nous sommes heureux et fiers de vous voir entrer parmi les membres titulaires de l'académie du Var. Je tâcherai seulement de dire la vérité et vous n'avez pas à la craindre. Puisque je suis là pour parler de vous, Monsieur, je vais essayer de poursuivre et de vous expliquer brièvement qui vous êtes et quelles furent vos activités. Telle est la règle de ce genre, un peu surprenant, qu'est l'échange de discours un jour de réception à l'Académie.

Vous êtes grand, très grand, telle fut ma première impression en vous écoutant pour la première fois sous les voutes de la Corderie il y a déjà douze ans. Vous nous parliez déjà d'urbanisme avec une clarté et une rigueur qui convenaient

parfaitement à ma tournure d'esprit. C'était mon premier contact avec l'académie. J'y suis resté. Vous voyez où cela nous a mené tous les deux...

Pendant des années vous êtes resté un membre associé presque silencieux. Beaucoup de gens se demanderont comment il se fait que nous ayons différé si longtemps votre admission parmi les membres titulaires. En fait vous êtes discret, réservé même lorsqu'on vous connaît peu. C'est au cours d'une conversation avec Paul Bois que nous avons décidé tous les deux de vous solliciter, de vous activer. Nous n'avons pas eu à le regretter. Le charme de votre caractère, fait d'aménité et d'une élégance d'attitude, font de vous un collègue de choix dont notre compagnie apprécie le précieux et efficace concours. Au fil des années on découvre chez vous un solide sens de l'humour.

Vous êtes organisé, systématique, méthodique, précis, les qualités parfaites pour un secrétaire de séances. Mes successeurs et le conseil d'administration de l'académie ne peuvent que se louer de vous avoir confié cette responsabilité. Extraire des décisions claires de délibérations parfois confuses est un art dans lequel vous êtes passé maître. Et puis vous avez une fâcheuse habitude qui m'enchante et me repose, celle de dire ce que vous pensez et de penser ce que vous dites. Que de temps gagné ainsi, que de malentendus évités...

J'arrêterai là, Monsieur, votre portrait physique et moral, brossé avec une objectivité tout à fait partielle. Il est temps d'en venir à votre vie c'est-à-dire à votre œuvre.

Né le 7 juin 1932 à Colombes dans une famille varoise de fonctionnaires vous faites vos études secondaires à Draguignan. Comme la majorité d'entre nous, vous appartenez à une génération pré-télévisuelle et pré-numérique, celle de la lecture qui permet de penser, d'imaginer...

Après un passage en Mathématiques supérieures puis spéciales au lycée Thiers à Marseille vous entrez, en 1954, à l'École nationale des travaux publics de l'État.

Vient ensuite le temps du service militaire. En ces temps troublés il allait durer 28 mois. Après un passage à l'École d'application du génie à Angers vous traversez la Méditerranée, affecté à la construction de la ligne « Morice » le long de la frontière tunisienne, de Bône à Tebessa et Négrine. Vous achevez votre service avec le grade de lieutenant.

C'est alors que commence véritablement votre parcours professionnel : à Corte, en Corse, tout d'abord, de 1958 à 1961 vous vous occupez de la gestion et de l'entretien des routes et des ouvrages d'art, comme ingénieur des travaux publics. Au cours de ce séjour insulaire vous rencontrez une jeune continentale Micheline Betton. Professeur certifié d'anglais elle enseignait la langue de Shakespeare aux jeunes Corses. Vous l'épousez en 1960. Vous aurez un fils qui deviendra un de mes confrères, actuellement médecin à Marseille.

Vous regagnez ensuite le continent et la région parisienne. Pendant huit ans vous vous allez vous occuper de la navigation de la Seine. Entretien des berges, dragages... Au cours de cette période visiblement passionnante vous construisez l'écluse et le pont RER de Chatou, le pont barrage de Bougival, vous démolissez la machine de Marly...

En 1970 vous entrez à l'École nationale des Ponts et Chaussées et l'année suivante vous construisez des ponts et des routes dans l'arrondissement de Chalon-sur Saône. Puis vient la période toulonnaise de 1974 à 1979. Comme chef du groupe d'études de programmation à la direction départementale de l'équipement du Var vous êtes responsable des études générales de planification et de l'élaboration de documents d'urbanisme. Alors que jusque-là les élus que vous rencontriez pour leur parler de ponts et de routes vous manifestaient toujours la plus grande considération comme étant le « sachant » tout va

changer. Vous êtes devenu «l'urbaniste» et là plus de tapis rouge. Le plus anodin et le plus évident de vos propos est sèchement contré. Vous n'êtes plus le «sachant». Tout le monde en savait autant que vous et le faisait savoir. Au cours de cette période vous avez lutté contre les constructions sauvages en dépit des pressions et des interventions multiples. Vous en avez gardé des anecdotes savoureuses et une certaine amertume bien compréhensible.

Commence ensuite votre période marseillaise. Elle va durer de 1980 à 1988. Directeur adjoint à la direction départementale de l'équipement des Bouches-du-Rhône vous êtes responsables de l'action de la direction en matière d'urbanisme. Après toutes ces années vous commencez à avoir des idées précises sur ce sujet lorsqu'en 1982 survient la Décentralisation. Elle vous a déchargé de cette responsabilité au profit des élus locaux que vous avez dû former discrètement.

Devenu Directeur du service technique de l'urbanisme à Paris vous participez entre 1988 et 1991 à l'élaboration et à la mise en œuvre de la politique du Ministère de l'Équipement en matière d'urbanisme et de la diffusion d'informations. C'est ainsi que vous êtes en charge de l'édition du périodique *Diagonal* et de l'organisation de nombreux colloques.

Détaché à l'inspection générale territoriale à Marseille, vous terminez votre carrière comme Ingénieur général des ponts et chaussées, responsable du « pôle national d'expertise du littoral», ce qui vous permet d'inspecter l'ensemble des côtes françaises, en compagnie de votre épouse.

Le 8 juin 1997 vous prenez votre retraite après des années passées à arbitrer, à négocier, à construire, parfois à démolir, à lutter contre la laideur des villes, la laideur des habitations, la laideur des campagnes défigurées, déboisées... à lutter, parfois en vain, contre les décisions prises sans tenir compte de l'intérêt général sous la pression des intérêts particuliers. L'abandon des voies de contournement du Faron en est un bel exemple.

Libéré de vos obligations professionnelles vous entrez la même année dans notre académie comme membre associé. Peut-être aviez-vous lu le philosophe napolitain Giambattista Vico qui récapitulait ainsi l'histoire de l'humanité « Il y eut d'abord les forêts ; puis les huttes ; ensuite, les villages ; après, les villes ; enfin, les académies. »

Vous êtes économe de paroles inutiles, ennemi du bavardage, endurant aux longs silences... Vous ne parlez, vous n'écrivez que si vous avez quelque chose à dire. Vos communications ont donc été peu nombreuses : *Réflexions sur l'urbanisme*, en 2000, *Le conservatoire du littoral* en 2007, *La machine de Marly* en 2010 et en 2011, dans le livre de l'académie consacré au mont Faron le chapitre difficile : *Protection juridique*.

Homme organisé vous réservez du temps pour votre vie familiale, votre petit-fils et vos voyages, en particulier en Italie, le paradis des architectes et des urbanistes. En 2008 vous accédez à un fauteuil. Depuis plusieurs années vous êtes intégré à l'équipe responsable de la conception et de la projection des diaporamas dont vous assurez actuellement la coordination. Et puis les choses s'accélérent : entré au conseil d'administration il y a deux ans vous assurez le secrétariat de séance et vous faites partie du Bureau ... Vous voilà donc proche des sommets. Pourtant il manquait quelque chose... L'inquiétude s'emparait des anciens... Ils étaient sur le point d'attendre... votre discours de réception... Ils sont maintenant rassurés. La cité idéale a comblé leurs espérances.

Vous êtes maintenant confortablement installé dans le 48^e fauteuil de notre académie. Soyez le bienvenu.

,